

Paris octobre 1973

CLÉS POUR LES ARTS
BRUXELLES

Impressions d'une Biennale

Paris / Musée d'Art moderne / jusqu'au 21/10.
Au Palais Galléra : Aspects de l'art actuel.



La biennale de Paris, m'avait-on dit, a changé de formule. Je ne me souviens plus de quelle stratégie nouvelle, et prétendument plus efficace, il s'agissait cette fois, mais ce dont je suis sûr, c'est d'avoir parcouru samedi dernier une sorte de copie de la dernière Dokumenta. Un Kassel-Remake. Ainsi donc la « formule 73 », c'était se conformer à la dernière ambiance à la mode. Le comité parisien (« international » mais quelle importance, c'est partout pareil), après s'être posé la sempiternelle question « l'art c'est quoi ? » a dû répondre : « un tiers de concept, un tiers de minimal et un grand tiers de mythologies personnelles ».

Il ne s'agit pas tellement d'aller aux œuvres, ni surtout de découvrir des processus nouveaux. Qui peut encore rêver d'un rôle de prophète, face au foisonnement des recherches disparates ? Interrogée de tous côtés, décentrée, vidée, retournée, mise en question, la peinture ne répond pas « présent », comme jadis. Et les Salons d'aujourd'hui n'accoucheront plus d'un Monet ou d'un Matisse.

Quant aux grands ensembles (comme Kassel, décidément le modèle du genre), ils ne peuvent guère que souligner l'éclatement de l'art et même l'amplifier. Musées-gigognes, musées fous, prolifération de musées sans territoire et sans mémoire. Mais peut-on s'opposer à ce mouvement ? Agir autrement équivaudrait à centraliser à nouveau la création, ou la Théorie, à déterminer quel devrait être le chemin unique de l'Histoire. Soit. Le visiteur, néanmoins, y perd non seulement le Nord et son peu de latin mais aussi son appétit. Que faire, au gré des hectares-brouillons du Musée d'Art Moderne ? Un bric-à-brac, un grand bazar du classable et de l'inclassable vous brouille peu à peu la perception. Un jeune type intéressant vous proposerait son travail que vous seriez totalement incapable de le remarquer.

La manifestation, qui se voulait vitale, transpire déjà l'ennui du musée. Les marginaux, qui voulaient échapper au poids des écoles à la mode, confirment une fois de plus que la naïveté, ça n'existe pas. Pas plus dans la vie que dans l'art. Un naïf, c'est celui qui est dominé par l'idéologie dominante et qui fait son jeu en s'imaginant la transgresser.

J'en ai remarqué deux, au gré de ma rapide visite. Le Canadien **Mark Prent**, tout d'a-

bord, qui exposait un étal de boucherie où les seins coupés en tranches se le disputaient aux pénis en bocaux.

Du Oldenburg à la sauce Kudo. Rien compris à l'analogie constante qui, chez Oldenburg, fait rêver de la splendeur à partir de l'artifice. Au lieu de cela, une mise en scène, une représentation qui se veut horrifique, comme si la seule possibilité subversive de l'art était dans l'appel au morbide, à la petite sensation décrite sur fond de cadavre exquis.

Le Français **Jean Clareboudt** y allait de la toute grande mise en scène : foin sur le sol, caisses mystérieuses, autel avec pain et vin, l'artiste tout nu, officiant, avec masque de plume et musique vaguement thibétaine. On rêve de symboles, on se confectionne sa petite île sauvage, on semble vouloir délivrer sans entraves et tout ce que l'on arrive à empiler, ce sont les lieux communs les plus éculés, des signes vides, du prosaïque sur fond de cliché.

Alors ? Hé bien supprimons les biennales, tout simplement. Elles ne servent qu'à semer la confusion et le pire des conformismes : celui de se vouloir jeune. Ou bien, sélectionnons différemment, et donc visons plus modeste. Tel semble bien avoir été le cas de l'exposition organisée par la Galerie Sonnabend, en marge de la biennale : *Aspects de l'Art Actuel*. Là, c'est-à-dire au Palais Galléra, on peut voir du Jim Dine et du Mel Bochner, du Rauschenberg et du Bruce Nauman, du Bob Morris et du Acconci, du Gilbert and George et du Becher. Nulle monotonie, nulle obligation de limiter l'âge ou les tendances. Et si d'aucuns reprochèrent à cette sélection son pouvoir dictatorial, je leur répondrais sans hésiter, en paraphrasant à peine Michaël Sonnabend, que mieux vaut une dictature de ce type que celle qui sévit dans les vastes panoramas.

Mais pourquoi ne l'ai-je dit plus tôt ? Il y avait, au Palais Galléra, une suite de concerts par le Phil Glass Ensemble. De la musique répétitive, comme celle de Steve Reich ou de Terry Riley. Et ceci éclipsa tout le reste. Jusqu'au paroxysme, jusqu'à la transe immobile et interne se développait un programme de souffles, la présence vitale des chiffres. Déjà à Kassel, la musique (celle de La Monte Young) avait répondu à la triste interrogation des peintres.

Pierre Sterckx